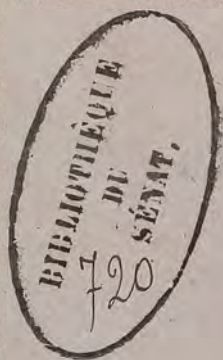


C. 27

THÉÂTRE

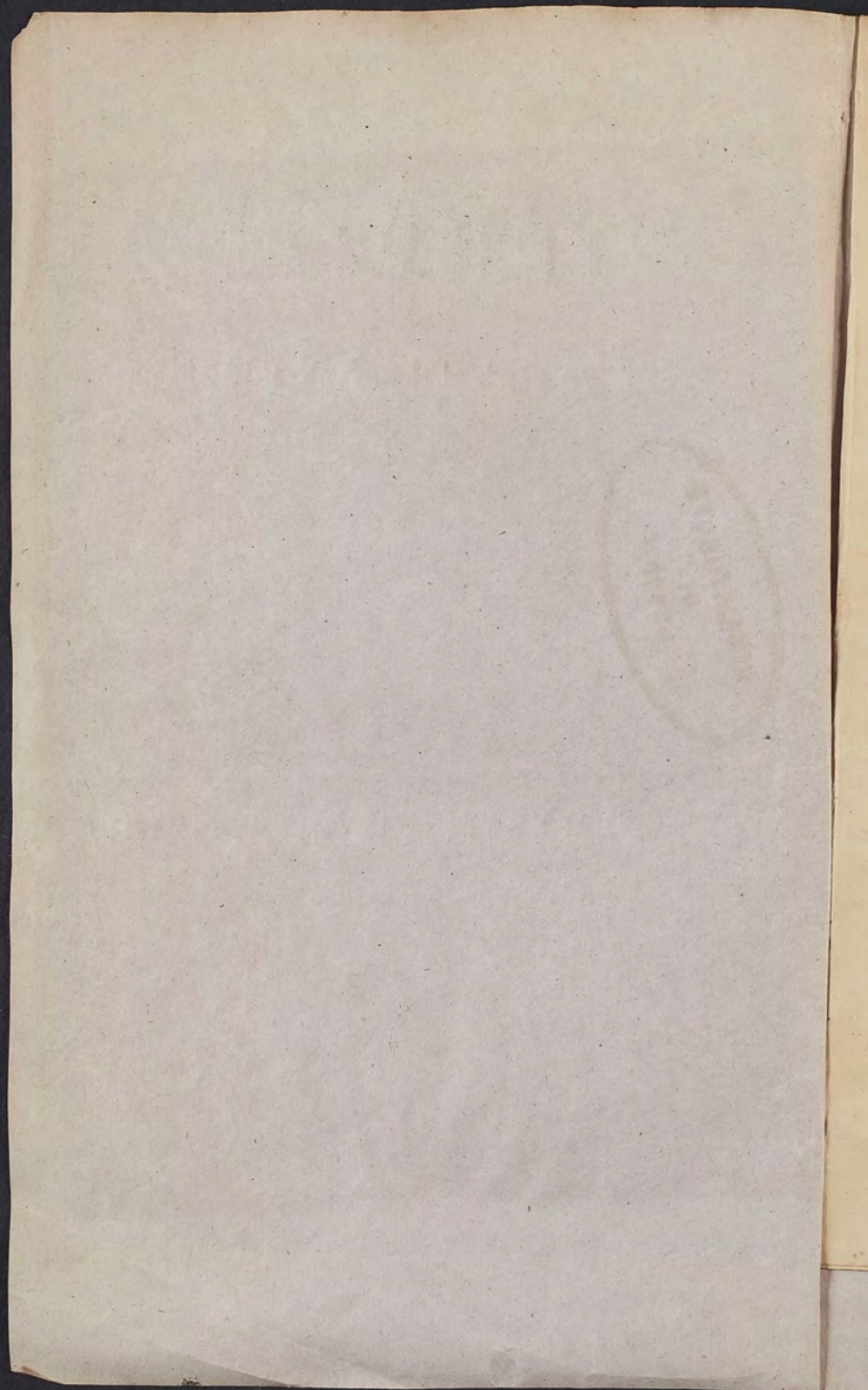
RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU





NOUVELLES

SCÈNE CIVIQUE

(Elle a eu lieu au café de la Réunion au
Palais Royal, le mardi 10 mai.)

CAMILLE DE MOULINS, U. GRENADIER
de la Garde Nationale.

LE GRENADIER.

Air. De l'air de

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

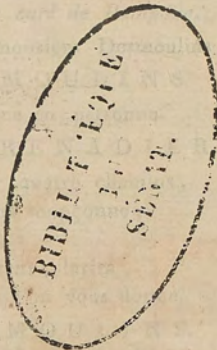
DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS

Il n'est pas possible d'arriver à

DES CHANSONS



DIALOGUE ASSIGNATICO-PATRIOTIQUE

Entre M. CAMUS et M. ROBESPIERRE.

(La scène se passe dans l'appartement de M. Camus.)

M. Robespierre entre de grand matin chez M. Camus, qu'il trouve en bonnet de nuit et en robe de chambre. M. Robespierre, après les petits complimens d'usage, lui demande des assignats. M. Camus le refuse. M. Robespierre insiste. M. Camus persiste. Enfin celui-ci, fatigué de l'obstination du député d'Arras ;

se lève, et tout en se promenant dans sa chambre, il dit :

Air : J'ai du bon tabac.

J'ai des assignats
Plein mon porte-feuille,
J'ai des assignats
Tu n'en auras pas.
Je les destine à d'Orléans,
Qui m'en demande à tous momens.
J'ai des assignats
Plein mon porte-feuille,
J'ai des assignats
Tu n'en auras pas.

M. Robespierre, suivant M. Camus d'un air suppliant, lui dit à son tour :

Même air :

De vos assignats,
Camus, mon confrère,
De vos assignats
Je ferai grand cas.
Pourquoi ne m'en donnez-vous pas,
Pour terminer mon embarras ?
De vos assignats,
Camus, mon confrère,
De vos assignats
Je ferai grand cas.

M. Camus est très-surpris de la demande de M. Robespierre. Il l'a vu jusqu'à ce jour grand ennemi de toutes sortes de dépense, et affichant même une modestie qui rappelloit un peu celle de Diogènes. Aussi M. Camus lui dit-il :

Air : *Ah ! maman, que je l'échappai belle !*

De cet or , ami , que veux-tu faire ?

Ton accoutrement ,

Bien qu'élégant ,

Ne coûte guère.

Cet habit ,

Qu'à crédit

Tu fis faire ,

Quoique déchiré ,

Te donne encore un air paré.

En changeant

Rarement

De chemise ,

En portant toujours

Mêmes atours

Et simple mise ,

C'est ainsi que l'on économise ,

Et qu'un citoyen

Ne voit pas décroître son bien.

Pour sortir sans poudre , ni frisure ,

Je te trouve , ami ,

Assez joli

De ta nature.

D'après tout cela , je peux conclure

Que ton entretien

Ne doit te coûter presque rien.

Il veut connoître enfin le motif qui porte
M. Robespierre à lui demander de l'argent ou
des assignats , ce qui est presque la même

chose , à cela près de vingt pour cent , celui-ci
lui répond :

Air : Il étoit une fille.

Il est une abbaye

Dans un Département ,

Qui me convient infiniment.

J'en ai bien grande envie ,

Mais je ne l'aurai pas

Sans beaucoup d'assignats ,

Ah !

Voyant que M. Camus ferme l'oreille à ses
prières , et qu'il n'en peut rien obtenir , il prend ,
pour l'attendrir , un air tout-à-fait pathétique ,
et il laisse échapper , de sa bouche éloquente ,
ses mielleuses paroles :

Air : Si vous vouliez , mam'selle Lisette.

Si vous saviez , mon cher confrère ,

Le grand besoin que j'ai d'argent ,

Vous ne me refuseriez guère

De m'en donner en cet instant.

Monsieur Camus , *bis.*

Faites-moi faire

Dix , vingt , cent assignats de mille écus ,

Et je n'en demanderai plus.

M. Camus , plus inflexible que jamais , lui
répond avec gravité :

Air : L'aut'jour Lucas dans la prairie.

Votre demande est indiscrete ;

D'assignats ne me parlez plus.

Eh! croyez-vous donc qu'on les jette
En moule comme des écus?
Si j'en donne à plus d'un confrère,
Avant je vois quel est son cas.
Quant à vous, monsieur Robespierre,
Ça n'se peut pas. *bis.*

M. Robespierre ne se décourage pas. Semblable à Manlius Capitolinus qui, sur le point d'être condamné à mort par le peuple romain, fit voir les blessures qu'il avoit reçues en défendant le Capitole, le député d'Arras montre à M. Camus les vêtemens qu'il a usés sur les bancs de l'assemblée nationale et des jacobins, et il dit :

Air: Monseigneur, vous ne voyez rien. (d'Anette et Lub.)

Mais, monsieur, voyez-vous ces trous
A mon gilet, à ma culote?
Mais, monsieur Camus, savez-vous
Que j'ai vendu ma redingote?
Voyez enfin comme je suis
Sans souliers, bientôt sans habits.
Voyez-vous ces trous?
Mais vous ne les voyez pas tous.

Enfin, M. Robespierre fait un dernier effort et dit à M. Camus: « Vous ne savez pas, monsieur, à quel danger vous exposez la nation en me refusant ce que je vous demande. La légion des Sans-Culotes que, pour me faire honneur, on appelle aussi les chasseurs de Robespierre; cette légion, dis-je, attend avec

impatience les honoraires que je lui ai promis pour les dernières insurrections que nous lui avons fait faire ; si elle n'est point payée aujourd'hui, vous la verrez venir fondre dans notre auguste assemblée et nous reprocher notre ingratitude. Le danger est pressant ; j'avois d'abord voulu vous le cacher, mais votre obstination m'a forcé de tout vous dire. Vous savez tout. Voyez maintenant ce qu'il faut que je fasse ».

M. Camus, tremblant, courut à son portefeuille, en tira la somme que lui avoit demandée M. Robespierre. Celui-ci la serra dans sa poche et sortit aussi content que l'est Desmoulins, quand il a vomé une calomnie. M. Camus mit sa perruque, son habit noir, et courut à l'assemblée nationale faire l'apologie des assignats.

COUPLETS NATIONAUX.

Air : *Ce n'est que pour Madelon.* (des deux Tuteurs.)

Sans la révolution,
 Le François heureux et paisible
 Aux attentats seroit encore inaccessible :
 Quand la loi parle , avec raison
 Il n'oseroit pas dire non ,
 Il auroit de l'or à foison.
 Ceci n'est point une chanson : *bis.*
 Chez les étrangers , qu'il fait rire ,
 Il conserveroit son empire ,
 Sans la révolution.

Par la révolution ,

On le voit sans cesse en alertes ;
Il ne sait pas à qui s'en prendre de ses pertes.
Dans sa longue insurrection ,
Le fer , la flamme , le poison
Lui semblent être de saison :
Ceci n'est point une chanson : *bis.*
Il avoit besoin d'un peu d'aide ;
Mais ses maux seront sans remède
Par la révolution.

Sans la révolution ,

Qui produit par-tout la licence ,
Le bon Louis pourroit user de sa puissance :
Jamais , jamais aucun affront
N'eut souillé son auguste front ,
Il ne seroit pas en prison !
Ceci n'est point une chanson : *bis.*
Auprès d'un peuple qu'il doit craindre ,
Pourroit-il s'abaisser à feindre ,
Sans la révolution ?

Par la révolution ,

Hélas ! le peuple ose tout faire !
Ce souverain , aveugle autant qu'imaginaire ,
En servant une faction ,
N'apperçoit pas sa déraison
Et se livre à la trahison :
Ceci n'est point une chanson : *bis.*
Mais de Philippe la cabale
Inutilement se signale
Par la révolution.

Sans la révolution ,
Quelques hommes vraiment habiles
Auroient , je crois , fait mieux des changemens utiles :
Eloignant la combustion ,
Ils auroient , sans ambition ,
Régénéré la nation.
Ceci n'est point un chanson : *bis.*
Tel homme (1) aujourd'hui qu'on méprise
Etoit digne de l'entreprise ,
Sans la révolution.

Par la révolution ,
On préconise un Robespierre ,
Charles Lameth , et vous aussi , monsieur son frère :
On sait dans cette occasion
Que Menou , Dubois , d'Aiguillon
Se sont acquis quelque renom.
Ceci n'est point une chanson : *bis.*
Mais on sait très-bien qu'un Pignée
Peut occuper la renommée
Par la révolution.

Sans la révolution ,
Les lettres , le talent d'écrire
N'auroient jamais servi la rage et le délire ,

(1) Croit-on que des hommes comme M. Clermont-Tonnerre , M. Maury , M. Cazalès , ect. réunis en petits comités , sans apparat , sans frais , n'auroient pas fait plus rapidement , et sans doute mieux , cette constitution qui a coûté tant de débats inutiles , tant d'alarmes , tant d'argent.

Pour oser usurper le ton
 De Démosthène et Cicéron,
 Il faudroit en avoir le don :
 Ceci n'est point une chanson : *bis.*
 Pourroit-on parler sans rien dire,
 Ennuyer et ne pas instruire
 Sans la révolution.

Par la révolution ,
 Carra , Noel , même Vilette
 Ont cru trouver toujours la satire muette :
 Chaque jour avec eux , dit-on ,
 Desmoulins , Gorsas et Fréron
 Eprouvent sa correction :
 Ceci n'est point une chanson : *bis.*
 Ce que ces messieurs ont pu faire ,
 C'est au gibet de se soustraire
 Par la révolution.

On trouve chez J. Blanchon, Libraire, rue
 André-des-Arts, N° 140, pour le second vé-
 lume composé de 25 numéros, avec une gravure
 à la tête de chaque volume, pour les abonnés
 seulement, à raison de 5 liv. pour Paris, et
 6 liv. pour les départements, franc de port.

On trouve chez le même le tome premier
 composé de 25 numéros, avec une gravure,
 franc de port 5 liv., et en le prenant en en-
 semble, 2 liv. 10 s.

